Arnaud Théval
Artiste / arnaudtheval.com
arnaud.theval@orange.fr

Langues : français, italien, anglais

Processus de création

Je travaille depuis une vingtaine d'années sur et dans les institutions publiques et l'implication des personnes dans ses dispositifs est un acte politique nourrissant son processus de recherche autour des enjeux de places et de représentations des un.e.s et des autres dans leurs organisations sociales. Enquêtes, pistages, rencontres et mise en récits, son processus croise des démarches anthropologiques, documentaires et philosophiques.
Mon projet artistique trouve corps lors d'installations dans les institutions (au sens large) dans lesquelles il s'immerge pour que des mises en situations des «habitants de l'institution» puissent opérer et donner lieu à des prises de paroles inhabituelles, des propositions d'images décalées et à une écriture de type narration non-fictionnelle.
Cette approche intimiste et performative qui, en proposant des situations inattendues génère du dissensus, inquiète les stéréotypes, les normes et les codes sociaux. Un processus long dans lequel chaque moment, depuis la rencontre avec les enjeux spécifiques que posent les relations des personnes à l'institution et des interactions avec l'artiste, constitue l'œuvre et entraîne la création d'un espace inédit agitant la dimension politique de l'art.

L'écriture comme la photographie, la performance et l'installation sont ses outils de langage irriguant un processus de création combinant art, politique et anthropologie. Mon projet s'ancre dans l'espace public : aux bords des villes, dans le logement social ou en lien avec la justice et en relation avec le vivant. L'hôpital, la prison, l'université et le musée en tant qu'institutions, sont ses terrains de recherches, de résidences et de débats. J'y développe une œuvre protéiforme révélant les oxymores, les impensés et les violences liés aux séparations des corps, des pensées et des acteurs. C'est sur et dans ces terrains complexes et parfois hostiles aux questionnements dissensuels, que j'engage ma recherche critique sur les enfermements et sur l'émancipation. L'enjeu de ma démarche consiste à penser les institutions par des écarts, à la recherche des possibilités de leurs transformations avec ses acteurs mêmes, en provoquant des porosités par l'intrusion de l'imaginaire et du débat. L'œuvre se développe selon une temporalité longue et de manière fragmentaire. D'abord en créant dans ces institutions des espaces de travail qui deviennent l'atelier même de l'artiste en y développant des alliances avec les habitants des institutions. La rencontre s'opère au cœur d'un processus croisant des approches documentaire, anthropologique et philosophique.

Nommé en 2023 au grade de chevalier des Arts et des Lettres.

Chapitres du travail

L'animal dans l'héritage familial
Lors de mes travaux sur les groupes sociaux, au sein des institutions, la famille revient dans les énoncés de mes interlocuteurs. Je sors de quinze ans de travail en prison avec l'animal, figure de médiation nouant toutes sortes de connexions aux histoires intérieures. Comme si la prison était un révélateur voir un incubateur de nos relations ambivalentes aux autres vivants. En investiguant sur le terrain de l'intime et des expériences vécues, les récits font ressurgir des moments liés à l'enfance, à ses découvertes et à ses drames, avec l'institution familiale comme cadre dans lequel l'animal apparaît de façon inattendu. Son omniprésence nous invite à interroger nos relations à ces autres vivants, à nos connections, à leurs conditions d'êtres sauvages ou domestiqués, aux croyances et à la mort. L'animal prend place dans la photo de famille, il s'invite dans l'héritage familial.

La prison à la surface de sa peau
À l'instar d'un dessin d'un tigre et d'un papillon photographié sur le mur d'une cellule, je m'interroge sur, qui, du surveillant ou du détenu, incarne le mieux l'insecte fragile ou la force du félin ? Les œuvres sont des séquences d'une immersion dans l'institution pénitentiaire, mêlant fragments d'enfermements et moments de formation. Elles croisent des histoires vécues, des lieux traversés et des mises en situation du personnel pénitentiaire et des personnes détenues questionnant ma relation à cet imaginaire carcéral et à la figure de ceux qui l'organisent et la subissent.

L'hôpital en sueur
Alors que l'institution hospitalière se réinvente une hospitalité dématérialisée, l'œuvre est une inversion de paradigme d'une figure blanche aux normes maîtrisées vers une figure remuée et multicolore de ses professionnels en leurs lieux. Par indices, sur les murs, sur eux ou dans leurs phrases, je leur découvre une intime nécessité d'inventer d'autres rapports dans l'institution et avec les patients, que ceux commandés par une mise aux normes comptable, tout en se questionnant sur leur propre figure.

Écoles du goupe
De la crèche aux lycées, de l'université à l'entreprise, les institutions organisent les corps dans l'espace du travail et de la formation, les y préparent par une succession d'incorporations et de petites séparations. Mon processus artistique invite les uns et les autres à trouver et à questionner leur place dans le groupe, depuis la crèche à l'entreprise. Ma recherche se construit par des aller-et-retours entre les cultures du travail, des formations et les codes de l'art.

Arnaud Théval
Né à Nantes en 1971
Diplôme national supérieur d'expression plastique (1995) École des beaux-arts de Nantes
Bourse Fiacre (aide à la création), DRAC Pays de la Loire (1997)
Prix des arts visuels de la Ville de Nantes (2003)
Enseignant chercheur (titulaire depuis 2011), école nationale supérieure d'architecture de Strasbourg depuis 2023
Chevalier des Arts et des Lettres (2023)



Arnaud Théval (2026) photo Stéphane Bellanger

Index des projets, résidences et expositions

Oasis sous-terrains ou les liaisons enchantées (2026 - en cours), Ville de Nantes
Partie de chasse (2025 - en cours) Université de Liège, Belgique
Familles dévorantes (2025 - 2026) Centre Culturel de Rencontres du Château de Goutelas, Marcoux
Histoire animale de la prison (2021-2025) installations pérennes dans 9 prisons de la Disp de Lyon
L'animal troue la nuit carcérale (2024) (c) «Le temps d'un rêve», musée des Confluences Lyon
Les bleus des lycéens (2021) (c) BBR quand l'art travaille l'école. La friche La belle de Mai, Marseille
Le chemin de sa personne (2021) Hôpital Bergonié (lutte contre le cancer), Bordeaux
Soudain, entre les murs, l'animal (2021) avec Pauline Boyer. Cité des arts, Chambéry
La prison enforestée (2021), installation pérenne. Maison d'arrêt de Draguignan
Un œil sur le dos (2019-2020) Prison Miroir. La friche La belle de Mai, Marseille
Prison (2020-2021) (c) Deutsche Hygiène-Muséum, Musée Croix Rouge, Genève. Musée des Confluences, Lyon
La cage aux oiseaux (2017- 2021) Centre photographique Marseille
La guerre, la pierre et l'arc-en-ciel (2019) au 308, Maison de l'architecture, Bordeaux
L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus (2017) Musée des Beaux-art Agen
Trait d'Union (2013) (c) Galerie Hors-Champs, Paris
Invisibles (2007-2013) Nantes
Moi le groupe (2007-2013) 10 installations dans des lycées professionnels de la région Pays de la Loire
Au Boulot!? (2012) (c) Un sourire de toi et j'quitte ma mère, Maison des métallos, Paris
Super Modèles (2009) Collège Cacault, Clisson
Répliques, scènes de braconnage (2006), Domaine départementale de la Garenne Lemot,Clisson
Manifestement (2005) Arcade, espaces publics de Fougères
Photos de classe (2004-2005) FRAC des Pays de la Loire
Tout feu tout flamme (2002-2004) Idem+art, Maubeuge
Le flipper (2003) ARDEPA, Palais de Justice de Nantes
Sous le soleil (2001-2002) L'Agence, Saint-Herblain
Proximités (1999-2001) Le Grand Café centre d'art contemporain, Saint-Nazaire
Autofiction (2001) galerie Archétype, Bruxelles > collection Musée de la Roche/Yon
De père en fils (2002) (c) Maison Billaud à Fontenay-Le-Comte
Galerie Archétype, Kanal 11 (2000). Bruxelles
Flottements (1998) artothèque, Nantes > collection Musée d'arts de Nantes (2021)
Commerce (1999) (c) Bitume Festival international de photographie, Bruxelles
Reconstitution (1999) IUFM des Pays de la Loire, site Launay Violette, Nantes

Commandes publiques

La forme d'un bureau (2018) CAUE de Gironde, Bordeaux
Rubis, je peux là contre (2002-2009) Région Bruxelles-Capitale, SLRB, le Foyer Ixellois et Beliris, Bruxelles
Vestibule, l'invention d'un lieu collectif (2005-2009) Région Bruxelles-Capitale, SLRB et HBM Saint-Josse, Bruxelles
La cloison, le chantier des archives (2005-2008) Archives départementales de Loire-Atlantique, Nantes
Un pas à deux (2005) Conseil des Prud'hommes, Ministère de la Justice, Angers

Commande privée
Une séparation (2011) Crèche inter entreprises, Saint-Nazaire
Anges gardiens / chasse gardée (2007) carte blanche «Estuaire» revue KOSTAR, Nantes

Voir ici

Publications

Histoire animale de la prison (2025) éditions Dilecta, Paris
L'art d'aller en prison (2024) éditions des Presses Universitaires de Liège
Bleu(s) maquillage (2024) éditions in.édition, Paris
Des bons moments en prison (2024) (c) avec D.Saurier, éditions L'Harmatthan, Paris
Animal et prison, les pistes du vivant (2024) Radio Grenouille, Lieux Fictifs, Marseille
Hors-champs : des fabriques de l'art en prison (2024) Naufragés éphémères, Lyon
Quand les corbeaux ne volent plus sur le dos : une prison-musée ? (2024) Naufragés éphémères, Lyon
Affranchir l'hôpital de sa peur de l'art ? (2024) in Art et Design dans les lieux de soins (c), PUL, Lyon
La prison s'est échappée (2023) avec Caroline Caccavale, éditions Dilecta, Paris
Ticket à conserver ou à disséminer (c) (2023) éditions Carton-pâte, Strasbourg
Les recettes gourmandes du chemin (2023) éditions Institut Bergonié, Bordeaux
L'art public contemporain, toute une histoire 1970-2020 (2022) éditions art-public
Habits de travail, du labeur à la mode (2022) contribution au livre de P. Aumasson, Coop-Breizh édition, Brest
De la prison à l'hôpital, fragments d'expériences (2022) revue Artes, Bordeaux
L'art comme médiation dissentuelle (2022) revue de philosophie Le Télémaque, Caen
Le surveillant pénitentiaire (2022) revue Visiteur (de prison) n°36, ANVP, Paris
Quand l'art se mêle de liberté (2021) éditions Dilecta
Hôpital cherche Nord (2021) éditions Dilecta
Le dérangement des mots, du carnet de notes au dispositif artistique (2021) revue Médecine et Philosophie
Le tigre et le papillon, une résidence à l'école de la prison (2021) revue Champ pénal
La ville qui aimait l'art ? (2021) Cahiers de la métropole bordelaise, Le Festin
L'enfant, la mort et l'animal (2021) Centre Photographique Marseille
Dans le noir (2020) À vous les studios, épisode 13, radio Grenouille, Marseille
Prison lisière (2020) éditions Dilecta
L'artiste et sa prison (2020) revue Expérimentations Splendides N°2, Stimultania, Strasbourg
Prison (2019) Musée des Confluences, Lyon
Le tigre et le papillon (2019) éditions Dilecta
Usages de la culture et population pénale (2018) éditions l'Harmattan, Paris
La prison et l'idiot (2017) éditions Dilecta
Being Urban, pour l'art dans la ville (2016) CFC éditions, Bruxelles
Tenir, caché (2015) éditions Dilecta
Culture et Musée N°26 (2015) Entre les murs/hors les murs, Actes Sud
05, 20 ans de Culture et Démocratie (2015) Bruxelles
Invisibles 2007-2013, journal de l'œuvre (2014) éditions Dilecta, Paris
Éloge de l'altérité (2013) N°32 Journal de Culture et Démocratie, Bruxelles
Arles in black, 4 contrepoints (2013) CNDP, Arles
Au boulot !? (2012) Un sourire de toi et j'quitte ma mère, Paris
Tête de gondoles (2011) éditions Dilecta
Cahiers de l'Abbaye Sainte-Croix n°119 (2011) Les Sables d'Olonne
Invisibles (2010) éditions Zédélé, Brest
Moi le groupe, 2 (2010) éditions Zédélé
Prix Triennal Lanchelevici (2010) Musée en Plein Air du Sart-Tilman, Liège
Moi le groupe (2009) éditions Zédélé
Vestibule, l'invention d'un lieu collectif (2009) édition de la SLRB, Bruxelles
Rubis, je peux là contre ? (2009) édition de la SLRB, Bruxelles
La Cloison, le chantier des archives (2008) éditions Zédélé
Photos de Classe (2005) Frac des Pays de la Loire, Carquefou
Proximités (2003) co-édition Joca Seria / Le Grand Café, Saint-Nazaire

Voir ici livres

et

Voir ici textes

Articles dans la presse

Beaux-Arts Magazine, «le rêve dans l'art»(2025)
Le Monde, «Arnaud Théval, un artiste face aux impensés de l'hôpital» (2022)
Beaux-Arts Magazine, «l'artiste qui questionne l'hôpital»(2021)
Village de la justice (2020)
France Culture, le réveil culturel (2019)
Canal + L'info du vrai 14/09, (2018)
France Culture, le réveil culturel par Tewfik Hakem (2017)
RFI, Les voix du monde. Rubrique culture par Siegfried Forster (2017)
Franceinfo télévision, La justice décodée par Dominique Verdeilhan (2017)
Stradda, Du possible disponible. Quand l'art déplace les lignes (2014)
Libération, Au boulot !? (2012)
La Croix (2012)

Le Monde Diplomatique (2011)
Revue Urbanisme, numéro 370 (2010)
Revue Urbanisme, numéro 362 (2008)
Contemporary, 50 international emerging artist (2006)
Artexte, Four perceptive scenarios (2005)
Le livre et l'art, Plan de composition et simulacre (2004)
L'œil, L'homme au risque de l'histoire (2003)

Index conférences, tables rondes et débats

«Quand les savoirs vibrent» (2026) séminaire MSH de l'Université de Liège, Cerisy
La notte delle idee «Come pensare le relazioni tra l'essere umano e il suo ambiante ?» (2026) Palais Farnèse, Alliance Française, Rome
Arts et sciences (2026) avec Thomas Beyer, pôle culturel et muséal de l'Uliège, salon du livre de Bruxelles
«Des bons moments en prison» (2026) avec Delphine Saurier au Médiacampus, Nantes
«Arts, sciences humaines et sociales, Prison : L'éthique» (2025) CIRAP, Agen
À propos d'Histoire animale de la prison (2025) UMR Innovation, Animal's Lab
De l'idée d'un musée à son appropriation (2025) musée de la Cour d'Or, Metz
Pister en prison ? (2025) faculté des sciences sociales, Université de Liège
Les synergies comme moteur d'innovation (2025) recherche art et science avec Duy Nguyen Liège Créative
Le rêve animal (2025) avec le neuroscientifique Paul-Antoine Libourel, musée des confluences, Lyon
Créer du jeu dans les institutions (2025) Séminaire «Désincorporer la norme», Science-Po, Lyon
Les prisons, mille et une suées (2024) faculté des sciences sociales, Liège
L'animal dans le fossé ou une altérité renouvellée (2024), Changements de paradigmes 1/3, ensa Lille
D'une œuvre à son archive (2024), Université de Lyon III
Un artiste, des prisons et l'animal caché (2023), école d'architecture de Strasbourg
Jaune intrication (2023), avec C.Grout, colloque Réparer, maintenir et ménager les espaces de soin, MSH Dijon
Chercher en oiseau (2023), résidence Adamas au Centre culturel de rencontre de château de Goutelas
J'habite une institution (2023), Colloque Résidence d'artistes. Universités de Lorraine, Grenoble Alpes, ACCR. La Chartreuse - centre national des écritures du spectacle - , Villeneuve-les-Avignon.
À nos corps institués (2023), Grand témoin. Colloque Pict, Faculté de lettres, langues et SH, Angers.
Les artistes en terrain hospitalier ? (2022), Mgen et 16 ème Biennale de Lyon
L'aventure aujourd'hui ? (2022), Festival question(s) d'éthique, Lieu Unique, Nantes
La prison masquée (2021), Table ronde à la Cité des arts- écouter -, Chambéry
Penser sa présence artistique avec et dans la prison (2021), Culture-Justice TNP, Villeurbanne
L'artiste, le surveillant et l'imaginaire de la prison (2021), 1ère édition de Concertina, Dieulefit
La prison et les présences animales (2021,) table ronde avec Alain Kerlan, Concertina, Dieulefit
L'indiscipline des humanités médicales (2020), E-colloque international, Université de Bordeaux
L'art de coopérer (2020), Prison Miroir, La friche la Belle de Mai, Marseille
Écrans, mêmes et distorsions (2019), Quand l'art se mêle de liberté, Musée des Confluences, Lyon
L'art de déconstruire (2019), Prison Miroir, La friche la Belle de Mai, Marseille
Trois histoires des quartiers Nord (2019), Univer'Cité Tissé Métisse, Nantes
Culture et cultures en prison Congrès national des visiteurs de prison (2019), Artigues-près-Bordeaux
Séminaire «Visible et invisible. L'avènement de la réalité» (2019, Passages, UMR 5319 CNRS, Bordeaux
Hôpital, scène d'architectures ? (2019), Institut Bergonié au 308, Maison de l'architecture, Bordeaux
Les foules conviées (2018), avec C.Rambourg et G.Brie, Colloque «Ce que la formation fait aux individus», Énap
Le tigre et le papillon (2018), Les prisons françaises, École nationale de la Magistrature, Bordeaux
Hôpital, scène de fictions ? (2018), Collectif Art Bergonié, Villa 88, Bordeaux
Un délicat dissensus (2017), Rencontre nationale Culture : Art/Travail, Musée des Arts et Métiers (2017), Paris
L'art d'être en résidence au sein de l'administration pénitentiaire (2017), Musée nationale d'histoire de l'immigration, Paris
De l'art d'inquiéter les normes (2017), Assises Culture, Soins, Patrimoine. CH C.Perrens, Bordeaux
L'art peut-il revisiter l'univers de la norme à l'hôpital ? (2017), IFSI, CHU de Nantes
L'art en prison (2016), Université Bordeaux Montaigne au Musée d'Aquitaine, Bordeaux
L'hôpital comme milieu (2016), Séminaire au laboratoire de recherche LATCH, ensap de Lille
Hors jeu/en jeu (2015), Rencontre avec Claire Mestre, anthropologue et médecin-psychiatre, Bordeaux
Being urban (2015), Laboratoire pour l'art dans la ville. L'Iselp, Bruxelles
La culture en prison, vecteur d'insertion ? (2015), Vivre la culture en prison, St-Brieuc
Des gestes artistiques révélateurs de dissensus (2015), Cycle art espace public, Paris 1 Panthéon Sorbonne
Hors jeu/en jeu (2014), Rencontres artistiques citoyennes de la diversité et de la solidarité, Utopia , Bordeaux
Culture et démocratie ? questionner les évidences (2014), Journée d'étude, Bruxelles
Faire vivre la culture en milieu pénitentiaire (2014), Enap, Ministère de la Culture, Agen
Émergences, Les rencontres européennes culture et éducation (2014), Festival d'Aix-en-Provence
Colloque art et justice (2014), Sciences com, AFS, M.C.C, Nantes
Les arts visuels et le monde du soin (2013), Pôle Culture et Santé en Aquitaine, FRAC Aquitaine
La résidence d'artiste en milieu scolaire et éducatif (2013), Enfance, Art et Langage. Lyon II et III, Lyon
Miracles et Management (2013), Conference of Management, Spirituality and Religion, Lourdes
Jeunesse, art et éducation (2012), Médiateur culturel en île-de-France avec Arcadi. La Villette, Paris
Observatoire des politiques culturelles (2012), Direction de projets culturels à Nantes, Grenoble
Au Boulot !? (2012), Maison des Métallos,Paris
Biennales Internationales du spectacle (2012), Nantes
Rencontre avec la géographe Claire Guiu (2012), Fil en têtes, Nantes
Augmenter l'espace public (2012), Ecole d'architecture de Nantes

Commitee of the Regions, European Union - à propos de l'œuvre Rubis (2011), Bruxelles
Photographie : vers d'autres frontières ? (2011), Séminaire national à Arles
Filmer le travail (2009), Colloque Images du travail, travail des images, Poitiers
Regards Croisés : Travail et culture (2009), Théâtre universitaire, Nantes
Rubis (je peux là contre) (2009) Grande conférence de rentrée de l'ISELP, Bruxelles
La place de la photographie dans l'éducation artistique (2009), HCEAC, Palais de l'Institut, Paris
Artistes et/ou pédagogues (2008), UMR Education et Politiques, Université Lyon 2
L'art dans l'espace public (2008), Université Paris 1 Panthéon Sorbonne
L'art contemporain ? (2007), Musée des Beaux-Arts d'Angers
Se poser dans l'espace public (2007), École nationale supérieure d'architecture de Nantes
Contexte professionnel et économie artistique (2007), École des Beaux-Arts de Nantes
De l'intention à la réalisation (2007) SCEREN, Nouveau Théâtre d'Angers
Conférence (2004), École nationale supérieure des Beaux-arts de Grenoble
Le logement social au musée ? (2003), Palais des Beaux-Arts de Bruxelles

Workshops, formations et enseignements

- Enseignant chercheur (2023-), école nationale supérieure d'architecture de Strasbourg
- Maître de conférences (2011-2023), école nationale supérieure d'architecture et du paysage de Bordeaux
- Enseignant « images en circulation » (2004-2011), école nationale supérieure d'architecture de Nantes
- Enseignant cours de photos et projets (1997- 2006), école régionale des beaux-arts de Nantes

L'état en jeu, éthique et expériences de l'art dans l'espace social (2023, 2024), IDAC, Faculté de droit Lyon III
L'art est une pensée plastique (2023), Jeudis de la recherche du dép.com, culture et langues Audencia Nantes.
Colloque «L'humain au beau milieu» (2022), Les Francas/RAM-C - Opéra de Lyon
«Petits moments d'enfermements» (2022), prison La Talaudière - Faculté de droit Université Jean Monnet, Saint-Etienne
PI'Days «Art et design : quand l'œuvre interroge notre vision du monde» (2022), ISEFAC, Nantes
Séminaire doctoral «Les lieux de dragues» Adrien Lebot, à l'invitation d'Éric Chauvier (2022), LEA, Versailles
La prison et ses représentations artistiques, Atelier de recherche et d'observation (2021), master DPACI, Lyon 2
D'une image l'autre Prison des Baumettes, S.A.S (2021, 2022, 2024, 2025, 2026), Lieux Fictifs, CFPI école des Beaux-Arts de Marseille
Là où l'art nous échappe (2021), master DPACI, Institut de la communication, Université Lumière Lyon 2
Juré pour la consultation de concepteurs signalétique et scénographie MECA (2021), Région Nlle-Aquitaine
Artiste en résidence ou l'expérience de coopération (2020), séminaire formation Enap, Lieux Fictifs, prison des Baumettes, Marseille
Femmes et vulnérabilités (2020), table ronde Séminaire Fondation de France Méditerranée, Marseille
Art, Culture et Communication (2020/2019), séminaire de formation Master 1, Audencia, Nantes.
La vie en bleus (2019) avec Moi le groupe, Dynasties (2009), film de Bernadette Bourvon, Aligal production
All over : le bon, le mauvais, la rencontre (2017) voir ici colloque «partager l'architecture», arc-en-rêve, Bordeaux
Intervenant photographe, réseau Diagonal (2017), Formation, Marseille
L'art au cœur de la commande publique, le 1% artistique en Maine et Loire (2017), Universités d'Angers
What's up photo doc (2015) - salon - La Bellevilloise 12-15 novembre 2015, Paris
Architecture et cadre de vie : transmission et participation (2016), Séminaire APEAAC, CAPC, Bordeaux
Les leviers et les freins à l'innovation, Fédération des établissements scolaires publics innovants (2015), Bordeaux
Juré pour Agora 2014, biennale d'architecture, d'urbanisme et de design de Bordeaux
Master Parcours Industries Créatives, KEDGE Business School (2013, 2014, 2015), Bordeaux
Séminaire «l'art en milieu scolaire» Master Education, IPSA /UCO (2012, 2013), Angers
Master Développement Culturel de la Ville de l'Université de la Rochelle (2013)
Séminaire «les médiateurs culturels dans les lycées d'île-de-France» Arcadi (2012), Paris
Master 2, Management de la communication et des médias (2012), Science Com', Nantes
Conférence/workshop - CNDP/SCEREN/ eTwinning, Centre International d'études pédagogiques (2011), Paris
Liberté, Égalité, Fraternité (2010), Carquefou Esat Tournières services, CAA la Charmellière
Nouveau(x) (2010), école nationale d'architecture de nantes, éditions Dilecta
Ateliers «Play mobiles», «Liberté, égalité, fraternité» (2007-2008) L'ESAT Centre d'aide par le travail, Carquefou
Idéal pavillonnaire (2007-2008), Plateforme, Nantes
L'autre Voisin (2006-2007, Plateforme, Nantes
Un portrait négocié (2005), Centre pénitentiaire de Nantes
Lieux Anxieux (2004), école des Beaux-Arts de Saint-Brieuc
Ateliers de créations à l'école (2003), formation croisée IUFM et École des Beaux-Arts de Nantes
Cohabitation (2003,) école supérieure des Beaux-Arts de Brest
Hostiles (2002), **J'y étais** (2005), CATTP Hôpital psychiatrique de Saint-jacques, Nantes
Ateliers artistiques au collège (2002-2004), Conseil Général de Loire-Atlantique
Scènes de voyages (2000), Maison d'arrêt, Nantes

Arnaud Théval, un artiste face aux impensés de l'hôpital

PORTRAIT - En résidence depuis 2017 à l'Institut Bergonié, un centre bordelais de cancérologie, l'artiste chercheur a contribué à son réaménagement, entre connivence et distance critique

BORDEAUX - *envoyée spéciale*

Ce jour frais de la mi-mars est celui de l'inauguration du « chemin de sa Personne » à l'Institut Bergonié, à Bordeaux, spécialisé en oncologie : un nouvel espace reliant le bâtiment flambant neuf consacré à la chirurgie à celui plus ancien dévolu aux hospitalisations. Il comprend le réaménagement d'un porche au centre duquel a été pensée une salle consacrée aux usagers de l'hôpital ainsi que la création d'un espace public nommé « place de l'Arc-en-ciel », où l'on peut s'asseoir sur des bancs en bois adossés à une étrange structure évoquant un toit où se reflète le ciel.

Grand et mince, vêtu d'un jean, d'un blouson à doublure écossaise et chaussé de Doc Martens, l'artiste Arnaud Théval, à l'origine du projet, se tient, bras dans le dos, derrière François-Xavier Mahon, le directeur général de l'Institut Bergonié, qui prononce son discours inaugural, en costume sombre. Il adresse aux personnes attroupées un sourire complice qui semble flotter sur son visage. Une manière d'incarner ce subtil alliage entre connivence et distance critique qui fonde sa démarche artistique.

« Au début de ma résidence, en 2017, l'Institut Bergonié était en travaux pour la construction de ce nouveau bâtiment de chirurgie, tandis qu'au fond était relégué le vieux bâtiment pour les hospitalisations, explique-t-il à notre arrivée, en désignant un immeuble gris et austère situé à l'arrière de l'hôpital. *Dans ce bâtiment, seuls le sud, l'est et l'ouest étaient indiqués, mais pas le nord, comme si l'hôpital manquait de boussole. Nous avons travaillé sur la possibilité de s'y orienter, par une réflexion sur le sens. »*

Travail autour du langage

Dans le livre *Hôpital cherche nord* (Dilecta, 2021), Arnaud Théval a rassemblé des textes incisifs et poétiques plongeant le lecteur dans le monde hospitalier, comme une alternative à l'idéal de neutralité par lequel le corps médical tente de conjurer les effets de la maladie et de la mort. Durant cinq ans de résidence, il a combiné enquête, conférences, installations et écriture pour explorer les impensés de l'hôpital, à l'instar des actions qu'il menait déjà dans d'autres institutions publiques, telles l'école ou la prison.

« Il nous a fait travailler autour du langage, et j'ai trouvé cela extraordinaire », s'enthousiasme l'oncologue Fabienne Jouannet, chargée d'une unité de soins palliatifs. *« Il nous met sous les yeux ce qu'on ne voit pas. Une grande partie des mots que nous utilisons en cancérologie sont empruntés au lexique guerrier. On est toujours en train de chercher la bienveillance, mais notre vocabulaire est très agressif. Nous reprochons aux patients de l'être alors que c'est nous qui le sommes »,* reconnaît-elle. *« Il est venu regarder les gens comme un anthropologue. C'est un homme d'observation, de conversation, et il a créé un débat public qui a été nourri d'actions iconoclastes. Il a mis au travail l'hôpital sur la question de savoir ce que fait l'art à l'hôpital aujourd'hui, et il a mis en scène des gens, des animaux, des questions »,* abonde Laura Innocenti, responsable du pôle art et culture à l'Institut Bergonié.

« C'est une collaboration enjouée, avec des discussions plus ou moins à bâtons rompus, qui peuvent partir dans tous les sens mais qui questionnent en profondeur et font émerger un sens qu'on n'avait pas cherché et qui se révèle pertinent », complètent Jules Mansart et Gabriel Da Cunha, du collectif d'architectes bordelais Cancan, qui ont collaboré avec Arnaud Théval pour la conception et la réalisation du chemin de sa Personne. *« Je trouve intéressant d'avoir des lieux qui s'animent et mettent en cohésion les acteurs pour créer des liens. Dès que cet espace a été aménagé, il a été totalement occupé par les soignants et les patients. C'est un lieu non formel qui bénéficie à tous »,* témoigne Josiane Mauriac, membre de l'association Consommation, logement et cadre de vie (CLCV) et représentante de la commission santé en Nouvelle-Aquitaine.

Arnaud Théval est né en 1971 et a grandi à Nantes. Il est l'aîné de son frère et de sa sœur et a reçu de ses parents, tous deux enseignants en philosophie et engagés à gauche, l'éveil à la pensée critique. *« Je n'ai pas l'impression d'avoir eu une éducation philosophique mais c'est pourtant le cas, dans l'idée de laisser la place à ma liberté de penser. Ce qui ne veut pas dire faire tout et n'importe quoi »,* analyse-t-il, avant de préciser : *« C'est une liberté dans un cadre qui portait, parmi ses possibles, devenir artiste. »*

Il évoque d'une voix douce mais sûre un souvenir d'enfance qu'il perçoit comme une métaphore de sa démarche artistique. Comme il peinait à avancer durant les balades du dimanche en famille, son père, également plasticien et critique d'art, jouait à lui envoyer des cailloux sur les côtés du chemin pour attiser sa curiosité. A l'école, il se décrit comme un élève *« un peu à côté de la plaque »* et, après un bac littéraire et arts plastiques, il est admis aux Beaux-Arts de Nantes. Il y apprend la photo mais éprouve une impression d'enfermement, alors que son activité d'animateur socioculturel, menée parallèlement, lui procure l'ouverture qu'il recherche : *« Il y avait la dimension vivante du rapport à la cité qu'il n'y avait pas aux Beaux-Arts. »*



Arnaud Théval, le 16 mars, dans l'espace qu'il a créé à l'Institut Bergonié, à Bordeaux. RODOLPHE ESCHER POUR « LE MONDE »

« J'ai assez vite été mal à l'aise avec les codes du monde de l'art, et j'ai toujours cherché à aller dans les espaces sociaux qui étaient aux confins où l'on fait l'expérience de l'altérité, tels que la prison, les lycées professionnels et les hôpitaux », décrypte-t-il. Il entame un travail photographique sur les représentations des professionnels de l'institut universitaire de formation des maîtres des Pays de la Loire, en 1999, puis des Chantiers de l'Atlantique, lors d'une résidence au Centre d'art contemporain Le Grand Café, à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), en 2001. Il réalise à cette occasion un photomontage représentant une sortie d'usine. Mais il en brouille les codes en y mêlant les silhouettes d'ouvriers, d'employés de bureau et de cadres.

Portée politique

Il prend alors conscience de la portée politique de son travail et de la nécessité pour lui d'impliquer les acteurs dans la construction des images qui les représentent, tout en défendant ses choix artistiques. Il n'hésite pas à négocier avec le maire de Saint-Nazaire et le patron d'Alstom afin de pourvoir reproduire cette photo sur un bâtiment des Chantiers de l'Atlantique. Il poursuit son travail par un projet mené dans plusieurs lycées professionnels de la région des Pays de la Loire et entame, en 2014, une résidence au sein de l'Ecole nationale d'administration pénitentiaire à Agen. Il intègre alors à sa démarche une enquête sur la culture de l'institution pénitentiaire, ainsi qu'une approche réflexive par un compagnonnage avec des chercheurs et des philosophes, dont Alain Kerlan et Christian Ruby.

Sa plongée dans l'univers de l'hôpital débute lors d'une résidence au CHU de Nantes, entre 2013 et 2016. *« Ce qui est fascinant, dans le monde hospitalier, c'est l'obligation qu'ont les soignants d'être bien avec qui ils sont tout en étant confrontés à la douleur des autres,* observe-t-il. *Ce n'est pas possible, et il faut des stratégies. Cette question a enclenché mon travail. Quels sont les éléments qui permettent à l'intime de venir au secours de la figure professionnelle ? »*

A Bergonié, il enquête tant au sein du service de soins palliatifs que dans le dépositoire, un lieu inhospitalier consacré aux morts et que le chemin de sa Personne réintègre dans la structure. Son travail enthousiasme autant qu'il dérange, certaines de ses photos suscitant des réactions épidermiques. L'une d'elles représente une infirmière du service de soins palliatifs qui avait été témoin pour un mariage organisé avant le décès d'un des partenaires. Elle est assise au bord d'un lit, dans une tenue qu'elle aurait pu porter pour la cérémonie. Mais le lit est vide, évoquant la mort. La psychologue du service, Nena Stadelmaier, a reproché à Arnaud Théval un manque de concertation et estime que l'infirmière ignorait la portée de l'image. *« Ce n'est pas l'œuvre elle-même que j'ai mise en question. J'ai juste voulu faire réfléchir sur les modalités d'affichage de ce genre d'image dans le service »,* justifie-t-elle. Le cliché a été retiré. *« Ce qui a dérangé, dans cette photo, c'est qu'elle associe l'idée du mariage à celle de la mort »,* décrypte Fabienne Jouannet. Arnaud Théval ne renonce pas à la possibilité d'en débattre.

« La crise que provoque ma présence dans les institutions est le minimum requis pour que l'art puisse y être (…) opérant là où personne ne lui demande de l'être », écrivait-il, en 2021, dans la revue de philosophie de l'éducation *Le Télémaque*. *« Nous avons besoin de disputes, de poésies, de réflexions croisées pour alimenter un imaginaire commun propice à nos propres émancipations. C'est l'exercice contraignant mais minimum pour poursuivre l'invention de nos démocraties »,* concluait-il. ■

CATHERINE MARY

ZOOLOGIE

Le tisserin-coucou, parasite modèle

Pondre ses œufs dans le nid des autres et les laisser faire le boulot, au risque d'y perdre ses oisillons. La vie parasitaire des coucous a fait couler beaucoup d'encre, y compris dans ces colonnes. Ce que l'on sait moins, c'est que ce mode de vie n'est pas réservé à l'espèce favorite des horlogers suisses. Dans l'histoire évolutive des oiseaux, le « parasitisme de couvée », car tel est son nom, est apparu indépendamment à sept reprises : trois fois en différents points de la famille des cuculidés ; chez les indicateurs d'Afrique et d'Asie ; chez les vachers d'Amérique ; chez les hétéronettes à tête noire, espèce très particulière de canards d'Amérique du Sud ; et enfin chez les tisserins-coucous d'Afrique.

Depuis quinze ans, l'ornithologue sud-africaine Claire Spottiswoode, professeure à Cambridge, et son collègue Michael Sorenson, de l'université de Boston, étudient ce petit passereau, une sorte de pinson à large bec au dimorphisme sexuel très prononcé. Les mâles arborent une superbe parure jaune vif quand les femelles la dissimulent avec des rayures brunes. Pour pondre dans le nid d'autrui, mieux vaut la jouer discrète.

Mais le véritable exploit des tisserins-coucous est ailleurs : dans la capacité à imiter l'apparence des œufs de leurs hôtes. L'espèce ne se contente pas d'une cible unique. Au fil du temps, elle a appris à copier la forme, la taille mais surtout la couleur et le dessin des coquilles de quatre espèces différentes, parfois même de plusieurs dessins au sein d'une même espèce. L'enjeu est essentiel : si elle repère l'intrus, l'hôtesse perce l'œuf et



La coquille des œufs des tisserins-coucous est adaptée à l'espèce hôte. CLAIRE N. SPOTTISWOODE

l'histoire s'arrête. Si la ruse réussit, elle alimentera le petit pirate jusqu'à son envol, au détriment de sa propre progéniture.

Depuis un siècle, cette course aux armements pose une énigme aux scientifiques : comment dame tisserin parvient-elle à transmettre le bon dessin à ses filles ? Comme chacun sait, les caractères génétiques des petits sont issus des deux parents. La femelle arriverait-elle à choisir un mâle doté du même phénotype ? En 1933, le généticien britannique Reginald Punnett proposait une autre hypothèse : et si le caractère était porté par le chromosome W, ce chromosome sexuel femelle équivalent chez les oiseaux au Y dans notre espèce, lequel, à l'inverse, est masculin ? Jusqu'ici, la démonstration avait échoué chez les autres parasites à plumes. Mais, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences américaine *(PNAS)* du 11 avril, les deux scientifiques et leurs collègues zambiens rendent justice à Punnett. Grâce aux relevés ADN réalisés sur 196 passereaux passés par 141 nids, ils ont pu prouver que la mère seule transmettait à ses filles le bon « coup de pinceau », et que celle-ci ne s'y trompait plus.

On saisit l'avantage : la femelle peut piocher dans tout le patrimoine génétique de son espèce pour se choisir un mâle. *« Cela donne à l'espèce une stabilité remarquable pour reproduire sans erreur les différents motifs »,* insiste Claire Spottiswoode. Les différentes lignées maternelles parviennent même à imiter trois types de coquilles produites par les seules *Prinia* communes : blanches mouchetées, tirant sur le rouge ou sur le bleu.

Mais cette espèce de paruline semble avoir trouvé la parade. Chez elle, le phénotype provient des deux parents. Certaines femelles pondent ainsi des œufs vert olive, mélange des deux pigments. Selon les observations de l'équipe, cette couleur gagne en fréquence. Et le tisserin ne peut pas suivre, vaincu par le métissage. Trouvera-t-il la feinte ? Selon l'article, le transfert du contrôle du dessin des coquilles vers le chromosome W chez le tisserin est vieux de deux millions d'années, *« ce qui est très récent à l'échelle de l'évolution »,* indique l'ornithologue. Pourra-t-il faire marche arrière ou devra-t-il abandonner ses chères parulines ? Réponse dans quelques milliers d'années. ■

NATHANIEL HERZBERG





EN COUVERTURE | LE RÊVE

rêves, votre capacité à vous en souvenir va augmenter, avec de plus en plus de détails. Cela fonctionne à merveille. Ceux qui ne se souviennent pas de leurs rêves sont ceux qui ne s'y intéressent pas.

Quelle est la différence entre rêve et cauchemar?
Un cauchemar est un rêve avec des émotions négatives: il contient de la peur, laquelle va réveiller la personne endormie. C'est considéré comme un échec des processus de régulation émotionnelle qui ont lieu pendant le sommeil et le rêve. Il ne faut pas le confondre avec les mauvais rêves, au cours desquels il peut se passer des choses extrêmement désagréables mais qui jouent leur rôle de régulateur. Cela explique que les cauchemars fréquents (au moins une fois par semaine), plutôt rares dans la population générale (2 à 5 % seulement), soient un signe de souffrance psychique. Cette question est très importante : il ne faut pas rester avec des cauchemars fréquents. Les gens se disent habituellement qu'ils ne peuvent rien faire contre et les médecins ne sont pas formés sur ce sujet-là, mais il existe des stratégies comportementales qui fonctionnent très bien pour s'en débarrasser.

Quelles sont ces méthodes?
L'une d'elles est la thérapie par répétition d'images mentales (RIM) qu'on peut s'appliquer à soi-même ou avec un psychothérapeute. Il s'agit de rappeler le cauchemar et d'en modifier le scénario afin qu'il devienne une histoire positive. Puis il faut se répéter cette nouvelle histoire dans la journée. Cette pratique aboutit à la diminution de la fréquence des cauchemars chez la grande majorité des personnes traitées.

Longtemps, il a été dit qu'on rêvait en noir et blanc, et uniquement pendant quelques secondes… Quel est le temps du rêve et qu'elle est sa gamme chromatique?
Je cite beaucoup cet ouvrage, exercice de style remarquable, de Roger Caillois, *l'Incertitude qui vient des rêves* [éd. Gallimard, 1956], livre que l'on referme rempli de doutes et d'incertitudes sur son état de conscience! L'auteur y montre comment le rêve passe son temps à nous tromper. Il nous convainc que nous sommes réveillés alors que nous sommes endormis, arrive à simuler de faux réveils, parfois à la chaîne… Ses stratégies de tromperie sont absolument high-tech! Il n'y a aucune expérience de la vie éveillée qui ne pourrait se retrouver en rêve. Le champ de nos expériences y est encore plus vaste, même si nos rêves sont inspirés par celles de la vie éveillée. Des études ont notamment montré que les personnes ayant regardé les médias en noir et blanc rêvent moins en couleurs que les autres. Tout existe en rêve, les couleurs bien sûr, mais aussi le goût et l'olfaction. Je n'ai pas encore eu le temps de faire cette étude, mais je suis convaincue que les gens qui exercent le métier de nez rêvent beaucoup plus d'odeurs que les autres. Pour le temps, c'est pareil, il n'y a pas de règle. Les choses ne se présentent plus de la même manière. Le monde du rêve est centré sur les émotions, et les modifications du temps peuvent être très utiles au cerveau pour en créer. Le temps peut y être extrêmement contracté ou dilaté. À l'occasion d'une soirée dans un théâtre, nous avons dormi à plusieurs avec l'ambition de faire un rêve collectif. Cela ne s'est pas produit mais l'un des récits de rêves valait à lui seul l'expérience : une personne a rêvé d'une vie entière d'ennui. Elle avait passé une vie entière à s'ennuyer tous les jours! Le rêve est capable de ce genre de choses.

Certains de vos collègues explorent les possibilités du «rêve lucide», où des individus parviennent à influencer le scénario de leurs songes. Est-ce une bonne chose de vouloir contrôler ses rêves?
Le rêve lucide est particulier car il est rare. Il s'agirait vraisemblablement d'un raté de réveil, qui ne se passe pas normalement et au cours duquel certaines régions cérébrales se réveillent et d'autres restent endormies. Le rêve lucide n'est pas prévu dans le code de notre machine! C'est pour cela qu'il ne m'intéresse pas et qu'essayer d'augmenter sa fréquence n'est pas une bonne idée. La fascination fréquente qu'il exerce dans notre société est assez cohérente avec les valeurs capitalistes de contrôle et de performance mais me semble assez morbide. L'intérêt du rêve, c'est précisément qu'on ne le contrôle pas. Ce qui est vraiment fascinant, c'est de se dire : le produis le rêve en me donnant l'impression qu'il n'est pas de moi, et il me fait vivre des émotions extrêmement intenses (et c'est ce qui est associé à sa fonction : pour rester en bonne santé, préservez votre sommeil!). Et non le fait de se croire dans un jeu en réalité virtuelle.

Quels seraient les garde-fous pour préserver ce domaine de liberté?
La machine humaine est très bien faite! Tous ces gens qui se passionnent pour le rêve lucide ont beaucoup de mal à le provoquer et à le contrôler. Le rêve, ce mécanisme qui semble très coûteux pour la nature humaine et favorise notre survie, ne se laisse ni observer ni contrôler, il se/nous protège. Il fait ce qu'il faut pour qu'on n'aille pas le piétiner. Le garde-fou est intrinsèque.

À l'heure des fantasmes autour de l'IA qui menacerait de remplacer les individus, le rêve ne nous montre-t-il pas au contraire la superpuissance du cerveau humain et la force de l'inconscient?
Nous avons effectivement tendance à considérer le sommeil comme une perte de temps ou un instant de moindre valeur alors qu'il est possible de l'envisager comme un moment où se jouent des choses importantes et où nous faisons preuve d'une intelligence démesurée. Les métaphores qui traduisent avec vérité nos émotions sont capables de convier des représentations d'une complexité et d'une justesse folles, ce que l'on n'arrivera pas forcément à faire en étant éveillé. Le cinéma n'arrive pas à la cheville d'un rêve, qui est vécu en première personne, pour de vrai au niveau subjectif (sensoriel et émotionnel), qui utilise nos souvenirs et tricote un scénario qui met en scène nos propres préoccupations! Le rêve est à la fois un musée, un théâtre et un hôpital psychiatrique gratuit pour tout le monde. Nous y sommes nos propres créateurs d'œuvres d'art, nos propres médecins! Le rêve donne à voir une vérité humaine et individuelle où ce qui est émotionnel est le centre de l'attention. C'est le contraire du capitalisme. Comme le chantait Blondie dans les années 1970 : «Dreaming is free»…

Peut-on dire que le rêve revêt une dimension politique et collective?
Oui. Puisqu'il représente le terrain de la vérité de nos émotions, sans aucune forme de censure, cela nous renseigne sur ce qui nous procure les émotions les plus fortes. Il permet de réaliser ce qui inquiète et malmène les sociétés à l'échelle collective. C'est ce qu'évoquent Charlotte Beradt dans son ouvrage *Rêver sous le IIIe Reich* [opposante au régime hitlérien, la journaliste avait recueilli 300 rêves de femmes et hommes allemands entre 1933 et 1939, pour montrer combien le nouveau régime maltraitait les âmes] et Sophie Bruneau dans son documentaire *Rêver sous le capitalisme* [2017]. La dernière partie de l'exposition des Confluences a été pensée comme la pièce du rêve politique, ce qu'il dit de situations extrêmes à l'échelle collective, comme les guerres, les régimes coercitifs, l'enfermement carcéral ou sanitaire. Les rêves du confinement ont montré l'impact de la politique sur les âmes. Ils étaient liés à la mort, la maladie et la contagion, mais aussi remplis d'angoisses liées aux attestations à fournir pour avoir le droit de sortir, aux rebonds possibles de l'épidémie, à l'incertitude concernant l'avenir, aux violences policières, à l'installation d'un régime arbitraire et violent. Le rêve semblait, par cette acuité émotionnelle, capter tout ce qui était en train de se jouer.■

Arnaud Théval *Histoire animale de la prison*
Au cours d'une résidence dans les prisons de Lyon, l'artiste est parti sur les traces (réelles, dessinées ou imaginaires) de présences animales dans les lieux, soulignant leur importance pour les détenus, les personnels et les visiteurs.
2025, photographie couleur, dimensions variables.

Si vous voulez aider la recherche autour des mécanismes de souvenir des rêves, vous pouvez participer au questionnaire en ligne anonyme lancé par le Centre de recherche en neurosciences de Lyon, que codirige Perrine Ruby : **form.cnrl.fr/index.php/168266?lang=fr**

Écouter ici :

France culture
Un œil sur le dos
L'œilleton inversé

RFI
le choc carcéral des surveillants

Le Réveil culturel par Tewfik Hakem
Du lundi au vendredi de 6h05 à 6h25

20min

Arnaud Théval : "Je voulais photographier la prison telle qu'elle est avec sa violence radicale et sa poésie qui submerge de partout"

21/11/2017

PODCAST EXPORTER

Entretien avec l'artiste Arnaud Théval autour d'une exposition qui nous plonge dans l'univers carcéral, du côté de la prison vidée de ses occupants et du côté des étudiants de l'école nationale d'administration pénitentiaire, futurs surveillants de prisons, à Agen.



"La coursive aux dragons" (2017), 103 cm x 153 cm, photographie encadrée, sous verre. · *Crédits : ©Arnaud Théval*

Mardi exposition dans le Réveil culturel, avec :

Arnaud Théval, artiste, pour *L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus*, jusqu'au 30 novembre 2017 au musée d'Agen, église des Jacobins et la parution de *La prison & l'idiot* aux éditions Dilecta.

La démarche d'Arnaud Théval vise à "pouvoir agiter l'espace social, réveiller le politique et produire des dispositifs artistiques dans lesquels les individus jouent leur rôle de sujet, puissent prendre la parole avec lui pour poser des questions et inquiéter ce réel." Il questionne l'enfermement à travers ses photographies dont le projet d'exposition à Agen forme un diptyque : il photographie les prisons vidées de ses occupants, les traces et la mémoire du lieu puis suit la formation des étudiants de l'école nationale d'administration pénitentiaire, les futurs surveillants de prison de demain, et scrute l'imaginaire qui les travaille durant cette préparation qui n'est pas dénuée d'appréhension et de peur.

> *L'exposition combine deux moments de mon projet artistique : le moment où j'ai pu rentrer dans les maisons d'arrêt le lendemain même du moment où on a transféré les détenus dans les nouvelles prisons, l'endroit était donc vide... Et le moment où j'ai suivi les bleus, il s'agissait d'aller sur le terrain de la formation des surveillants et de voir comment ils sont incorporés dans cette administration, comment leur imaginaire est travaillé depuis l'école nationale de l'administration pénitentiaire.*
> *J'amène le spectateur à suivre un parcours qui mêle des horizons différents notamment celui des prisons du 19ème siècle fermées depuis peu, ces prisons vétustes que nous avions au cœur des villes près des Palais de justice. J'étais absorbé par cette nécessite d'aller photographier ces lieux le lendemain du transfert des détenus, tout est ouvert, on voit la prison telle qu'elle est avec sa violence radicale et sa poésie qui submerge de partout. J'y suis allé pour chercher une mémoire de ce lieu-là.*
> *Puis dans un second temps j'ai été sur le terrain de ceux qui organisent la prison pour confronter ces traces à leur propre mémoire.*

lien pour l'écoute :

https://www.franceculture.fr/emissions/le-reveil-culturel/arnaud-theval-je-voulais-photographier-la-prison-telle-quelle-est-avec-sa-violence-radicale-et-sa

Partager 401 | Tweeter | Partager | Partager | Réagir

PHOTOGRAPHIE | QUESTIONS SOCIALES | EXPOSITION | FRANCE

Prisons: «L'œilleton inversé» ou le «choc carcéral» des surveillants

Par Siegfried Forster

Publié le 21-11-2017 • Modifié le 21-11-2017 à 11:02



Arnaud Théval : « Incorporation n°2 », tirage photo format 100x100 cm, présenté dans l'exposition « L'œilleton inversé, la prison vidée et ses bleus ».

Arnaud Théval

Pas de prisonnier sans surveillant. Une phrase simple. Une réalité complexe. « L'œilleton inversé » est la première grande exposition dédiée à l'image des surveillants. Un projet innovateur, d'égal à égal, initié et réalisé par le photographe artiste Arnaud Théval, à partir d'une résidence artistique de plusieurs années au cœur de la grande École nationale d'administration pénitentiaire (Enap) à Agen, dans le sud de la France. Des images rares et des impressions uniques, présentées jusqu'au 30 novembre au musée des beaux-arts d'Agen, à l'Église des Jacobins, ancienne prison, pour faire sortir les images de leur prison.

« La porte franchie, dans ma tête tout se bascule… les mains moites, la boule au ventre. Ai-je pris la bonne décision ? Je crois que je vais me prendre une claque avec cette histoire de "choc carcéral". » Des peurs, des appréhensions, des ressentiments… Tout cela surgit quand l'élève surveillante Tiphaine met pour la première fois son uniforme, le bleu.

lien pour l'écoute :

http://m.rfi.fr/culture/20171121-prisons-oeilleton-inverse-arnaud-theval-choc-carceral-surveillants-agen-enap



CHRISTIAN RUBY*

Art de l'interruption

En interférant dans le statu quo social, l'artiste contemporain invente des dispositifs ouverts d'où peuvent surgir des formes de savoirs collectives.

L'artiste contemporain d'art contemporain a-t-il encore le dessein d'en imposer à chacun lorsqu'il œuvre dans les lieux publics? Ni l'ancienne idée de création, ni le moderne avant-gardisme ne semblent plus exercer sur lui de séduction. Il ne rêve plus à une transmission calculable avec choc artistique sensible, prise de conscience et mobilisation politique.

Suspendre le statu quo

Un tel déplacement s'observe chez l'artiste photographe Arnaud Théval[1]. Il travaille presque exclusivement dans les lieux publics et sur l'espace public. Il questionne les frottements et hiérarchies entre les groupes sociaux, les stéréotypes des uns sur les autres et les modes d'enfermement employés par les uns à l'encontre des autres. Ainsi en va-t-il de ses œuvres portant sur les prisons, les hôpitaux, les rapports de l'individu à la communauté.

Il choisit d'investir les rapports constitutifs des institutions. Il s'immisce tant du côté de ceux qui ont été rejetés dans l'invisibilité – prisonniers, habitants relégués, malades réduits au silence, professionnels dévalorisés, etc. – que du côté de ceux qui relèguent, maintiennent, soignent, dévalorisent. Cette double démarche au sein du rapport social implique la mise en question du sens habituel du commun et du visible qui l'accompagne. En interrompant le statu quo, il devient possible de produire quelque chose d'autre. Simultanément, il récuse l'idée d'avoir à forcer le spectateur à voir quelque chose dont il n'aurait pas conscience. Il ne s'agit pas de l'aider à mieux voir un invu.

Ni créer, ni transformer, ni remédier

Ainsi apparaît-il que des artistes plasticiens contemporains, plus que créer *ex nihilo,* guider le peuple ou se réapproprier le quotidien, s'exercent à se déprendre des évidences sensibles empêchant de transformer les rapports sociaux et le rapport de l'humain avec lui-même. Ils écartent le présupposé consistant à croire que le visible est unique, mais plus ou moins bien abordé. Ainsi dit-on que le prisonnier, le SDF sont prisonniers ou SDF! Que le gardien de prison ou l'infirmière sont tels! Il suffirait de se pencher sur eux pour les révéler et leur apporter la conscience de leur situation.

Pas du tout, répondent ces artistes! Saisissons le rapport social qui les constitue. Ecartons la compassion pour la souffrance et la révérence à la domination. Point de morale. Elle entraîne à mécomprendre la condition du visible et les effets de la police du regard. La morale ne modifie ni les statuts, ni les rapports qui les fabriquent. Changeons plutôt les dispositifs artistiques, en passant de la concentration sur des œuvres et des lieux à une approche des potentiels activateurs des rapports sociaux dans les lieux publics! Ils s'insinuent donc dans des parcours de citoyennes et de citoyens, d'habitantes et d'habitants en travaillant avec eux les modalités esthétiques.

Les processus conduisent moins à des objets grandioses et coûteux à contempler qu'à des dynamiques parfois minuscules et des compositions de trajectoires aux prises avec des/les « participants » dans lesquelles s'investir. Ils ne cessent de souligner, par exemple, qu'il n'est pas de prisonnier ou de SDF en soi (pas plus que de Roms, d'enfants, d'adultes, de spectateurs…). Tant que l'on se contente de vouloir remédier simplement à une mauvaise vue – sur la prison, le SDF, les stéréotypes, les écoles… –, on persiste à isoler les uns des autres. C'est de cela qu'il faut s'écarter, en n'agissant plus *pour* (quelqu'un, un groupe), mais *avec* chacun. La question n'est pas : « Tu es prisonnier/SDF/…, je le regrette et tu dois le regretter! » Elle est d'agir afin de s'émanciper du discours de la prison sur le prisonnier, de l'hôpital sur le malade… et de

La politique intrinsèque à l'art est affaire de reconfiguration du partage des places et des temps, de la parole et du silence, de la confrontation à l'autre.

* **Christian Ruby,** docteur en philosophie, philosophe, formateur en médiation culturelle à Paris. Derniers ouvrages parus : *Spectateur et politique. D'une conception crépusculaire à une conception affirmative de la culture ?,* La Lettre volée, Bruxelles, 2014 ; *L'Archipel des spectateurs,* Editions Nessy, Besançon, 2012 ; *La Figure du spectateur,* Armand Colin, Paris, 2012. christianruby.net



"Vestibule, l'invention d'un lieu collectif", sérigraphie sur tôle émaillée d'Arnaud Théval, Bruxelles, 2009.

© ARNAUD THÉVAL

rendre compte du refus par les personnes impliquées de la « servitude volontaire » par laquelle elles se coulent soit dans une identité substantielle de prisonnier/SDF/…, soit dans celle de gardien et de personnels encadrants.

La saisie d'un écart

S'agissant bien d'un art implicatif ou d'un art d'interférences, insistant sur l'invention de dispositifs ouverts dans lesquels peuvent surgir des formes de savoirs de nature proprement collective, quelques-uns des participants s'emparent même de ces pratiques artistiques afin d'entreprendre une subjectivation. Dans le processus à l'oeuvre, chacun est appelé à réinscrire la politique dans la police du visible.

S'il est donc vrai que, dans les lieux publics, les arts ne changent sans doute pas l'ordre du monde, car ce n'est pas à leur portée, ils irriguent toutefois les existences et le sensible d'une autre manière. La signification politique de ce positionnement est bien explicitée dans les propos du philosophe Jacques Rancière. Ce dernier souligne comment œuvrer peut impliquer une mise en confrontation de chacun à soi, à son histoire, à ses propres narrations, favorisant des écarts avec les assignations aux modes de perception dominants d'une communauté à mettre en question.

Le commun départagé

Face à la spectatrice et au spectateur, ces travaux n'ont plus à charge de provoquer des effets. Ils leur apprennent qu'il est vain d'opposer les ténèbres et la lumière. Comprenons qu'il convient de lutter sans cesse contre soi-même afin de contrarier le visible ou de prendre sa part au processus de visibilité. →

Il y a toujours un ordre du visible à instabiliser en le bousculant afin de le dénouer et de modifier la visibilité.

→ Il n'est nul besoin dans ce dessein que l'art s'affiche politique. Il est d'abord politique s'il est art, s'il déplace le sensible et inquiète le commun, s'il vise un autre commun, celui d'un sensible devenu politique, qui brise ce qui se présente comme unique et homogène, fondé en nature, lié à une identité ou à une origine.

Rancière y insiste judicieusement. Pour que le commun devienne politique, il faut que la politique consiste à mettre en commun ce qui justement ne l'était pas (encore)[2]. L'art fait toucher du doigt le fait que le commun ne fabrique du lien qu'en fabriquant du partage entre les humains, les activités, les œuvres. Et la politique intrinsèque à l'art est une affaire de reconfiguration du partage des places et des temps, de la parole et du silence, de la confrontation à l'autre.

En somme, il n'est plus nécessaire que l'artiste rende visible l'invisible, en croyant en une hypothétique transparence future. Une fois l'opération conduite à son terme, le travail de l'artiste serait donc achevé. Ce qui n'est pas le cas. Une voie autre s'offre à lui. Celle de ne pas hésiter à penser qu'il n'y a rien à résorber définitivement. Néanmoins, il y a toujours un ordre du visible à instabiliser en le bousculant afin de le dénouer et de modifier la visibilité. Surtout dans les lieux institutionnels et publics.

On voit donc bien se construire aujourd'hui de nouvelles perspectives par lesquelles l'art insiste dans notre société, en ne se résolvant pas à se dissoudre dans ce que Julien Gracq appelait l'étalonnage monétaire instantané de toute activité humaine[3], et en résistant à l'esthétisation. Encore l'artiste a-t-il aussi à se méfier de ce qu'on lui demande en forme de remède aux maux du temps, ou de travail social. ● CHRISTIAN RUBY

1. Voir *Invisibles 2007-2013, journal de l'œuvre,* Dilecta, Paris, 2014 ; *Moi le groupe, épilogues,* Zédélé, Brest, 2013. Site : www.arnaudtheval.com/biographie-arnaud-theval.php
2. Jacques Rancière, *Le Partage du sensible,* La Fabrique, Paris, 2000 ; *La Mésentente,* Galilée, Paris, 1995.
3. Julien Gracq, « Revenir à Breton », in *Le Monde* du 16 février 1996.



"Proximités", tirage numérique d'Arnaud Théval, Saint-Nazaire, 2011.

© ARNAUD THEVAL

Saint-Herblain

L'art au cœur des rapports sociaux

Nous voici confrontés à un ensemble de cinq installations réalisées dans la ville de Saint-Herblain : l'artiste Arnaud Théval élabore des dispositifs dont la visibilité est faible mais l'impact fort, tant par la portée des compétences propres à l'art que par la manière dont l'art peut interroger le fonctionnement des lieux publics. Christian Ruby, philosophe, l'a rencontré.

Il faut d'abord imaginer une situation banale, quoique injustifiable, qui se reproduit dans de nombreuses villes : les affres d'officiers municipaux face aux "gens du voyage", avec ce que cela suppose d'inquiétude des édiles, de rumeurs urbaines et de peur de la réaction des habitants, du moins tant que nul ne se donne la peine de faire de la pédagogie civique. Transportons-nous alors dans un parc urbain et conjuguons ces données. Cela donne en fin de compte un tas de sable posé par les services municipaux à l'entrée d'un parc pour empêcher les gens du voyage d'y pénétrer avec leurs caravanes. Et ce tas de sable qui condamne l'accès au parc l'interdit, de fait, à tous. Ce geste paradoxal est symptomatique du rapport de la ville à l'occupation des lieux urbains, rapport chevillé notamment au néo-hygiénisme d'une idéologie sécuritaire en plein essor.

Dans un premier temps, l'artiste s'est photographié en flagrant délit de transgression de cette barrière improvisée, montrant avec ironie comment les citoyens devaient désormais s'y prendre pour accéder à cet espace commun, instaurant ainsi un va-et-vient entre le tas de sable et sa représentation. Ensuite, à côté de ce monticule qui obstrue l'accès à ce parc, il a planté un grand panneau de signalétique urbaine (200 x 160 cm) sur lequel est collé le tirage numérique de la photo sur support adhésif. Aucun cartel n'explicite le fait qu'il s'agit d'une œuvre artistique. Face à cette mise en abyme de l'objet par son image, l'amateur d'art risque cependannt de connaître un moment d'hésitation : le tas de terre auquel renvoie le titre ressemble à s'y méprendre à une sculpture informe installée par quelque adepte d'*arte povera*...

Compte tenu du temps nécessaire à la réalisation de l'œuvre, le tas de terre avait été enlevé et remplacé par de gros cailloux lorsqu'elle a été terminée. L'artiste a alors dû demander à la Ville de le remettre en place afin de valider son installation et recréer l'histoire du lieu.

Voici comment Arnaud Théval commente son œuvre : "Quand je reprends des formes spécifiques à l'univers urbain, je les positionne dans des espaces et dans une durée qui vont contrecarrer une lecture de type annonce publicitaire... ou un événement artistico-culturel à vocation politique. D'autant qu'à aucun moment il n'est question de doter l'installation d'un texte explicatif. Celui qui passe à proximité se trouve dans la capacité de lire



D.R.

cette image chaque jour, ou jamais..." Et l'artiste de poursuivre : "J'aime à croire que celui qui voit se pose aussi la question de ce qu'il voit et pourquoi il voit ça ici. Doit-il pour autant comprendre quelque chose de très précis ? Non. Il s'agit plutôt de proposer par la mise en place d'une photo un champ ouvert à la critique, à l'échange politique, ou plus simplement à une réception sensible : être face à une photo, *ici*".

Dans le cas de cette installation, l'interrogation porte sur les contraintes et les codes qui régulent, favorisent ou entravent la circulation dans les lieux publics. Comme l'analyse Stephen Wright dans un article consacré à l'artiste : "La préoccupation d'Arnaud Théval vise précisément un espace qui n'est pas préoccupé – au sens strict du terme – par l'art. [...] Il perturbe insidieusement la perception passive – la consommation." | **Christian Ruby**

Médiagraphie :
http://www.arnaudtheval.com/index.htm
http://www.arnaudtheval.com/contrib.htm%23wright

Un art qui invente un lieu

Un programme d'intégration d'œuvres d'art contemporain (le 101 %) dans les logements sociaux de la Région Bruxelles-Capitale propose à des artistes d'intervenir *in situ* pour créer une œuvre spécifique. Mais surtout, il facilite l'interaction entre ville, architecture, artiste et habitants. Le travail de l'artiste nantais Arnaud Théval consiste en une installation concertée avec l'architecte et l'urbaniste, permettant de remanier les lieux et de transformer un espace abandonné en un "vestibule" urbain. Rendons-nous à la Cité Saint-François à Saint-Josse-ten-Noode. Par Christian Ruby, philosophe.

L'installation de l'artiste n'a pas été imposée au lieu. Elle a été conçue en même temps que l'aménagement de la cour et de la rue. L'architecte souhaitait mettre en place des colonnes dessinant un chemin courbe, pour rompre avec la verticalité de l'immeuble, empêcher les voitures de se garer, donner accès aux immeubles et faciliter les relations entre les habitants. Le travail de l'artiste s'inscrit dans ce mouvement : la collaboration a permis d'inventer un nouveau lieu collectif, d'autant que jusqu'alors il était impossible de s'approprier cet espace.

Lieu abandonné, en quelque sorte, il fallait le transformer en un espace fréquentable. Et ne pas dissocier le travail des uns et des autres. La concertation a porté ses fruits.



Arnaud Théval

De son côté, l'artiste a travaillé en plusieurs temps. Il a d'abord organisé de nombreuses rencontres avec les groupes d'habitants acteurs du lieu. Il importait en effet, dans le cadre de sa démarche, que les habitants participent activement à la mise en forme de leur perception de l'espace. Procédant par le médium de la photographie, Arnaud Théval a produit un travail documentaire avec les habitants, les associations de quartier, les partenaires sociaux. Les photos témoignent immédiatement du côtoiement de nombreuses cultures différentes. Réaliser ces photos, produire des images à partir desquelles discuter, a changé la perception du lieu par chacun. Les photos, d'ailleurs, ont été rendues aux personnes qui y apparaissaient, multipliant les échanges entre les uns et les autres. Elles ont de surcroît incité quelques-uns à réaliser une vidéo sur le quartier. Chacun se donne ainsi les moyens de manifester son occupation des lieux, de témoigner de sa capacité, tout en n'étant pas le seul à s'y manifester.

L'artiste a ensuite mis en œuvre un travail de photomontage grâce auquel il représente la multiplicité des approches du lieu. Les collages ou les compositions de scène neutralisent les personnes visibles, de telle sorte que ces images fonctionnent plutôt comme des blasons ou des supports de réflexion. Les scènes de départ ont été ensuite modifiées : des poses caricaturales de violence urbaine muées en danse urbaine, la femme de ménage déplacée sur un socle, une scène sculpturale est proposée à l'aide de vélos superposés, un tag qui par ailleurs représente le code postal du lieu est mis en évidence comme pour l'officialiser.

Enfin, ces images sont sérigraphiées en couleur sur tôle émaillée, au format 50 x 50 cm, et installées dans le lieu de façon à modifier la lecture de celui-ci. Elles rendent visibles et présents les groupes qui vivent dans ces immeubles. Elles créent un lieu de rencontre, une sorte de vestibule devant eux. L'installation insiste sur ces actions d'appropriation du lieu puisqu'elle met en tension la limite entre le privé et le public, la rue et l'immeuble, la vie sociale globale et la vie locale, la ville et le quartier.

Le format et la couleur des sérigraphies renvoient à la forme du *post-it*, suggérant qu'il y a quelque chose ici dont il conviendrait de se souvenir. Chaque photo-montage contient en creux une faille (un blanc) renvoyant à une interrogation portant sur l'usage des espaces communs ou sur les relations humaines liées à la situation sociale. Les images insistent sur le fait que de tels lieux peuvent être pris en charge et transformés en espaces de rencontre, que leur usage doit aussi demeurer lié à une négociation permanente entre les différentes personnes qui habitent le quartier.

Enfin, l'artiste a fait distribuer ces mêmes images sous forme de magnets à apposer sur son réfrigérateur ou toute autre surface, afin de rappeler à l'intérieur ce qui se déroule à l'extérieur. | **Christian Ruby**

ENQUÊTE À l'initiative d'enseignants, d'artistes ou via l'opération nationale « Des clics et des classes », les élèves sont sollicités pour réinventer leur photo de classe

Des clichés chahutés par l'art

Passage obligé devant l'objectif d'un photographe, la photo de classe est aussi parfois détournée à des fins pédagogiques et artistiques. Depuis huit ans notamment, l'opération nationale « Des clics et des classes », orchestrée par le réseau Scérén (CNDP-CRDP) avec le concours du ministère de l'éducation nationale, de la jeunesse et de la vie associative, vise à sensibiliser les élèves – de la maternelle à l'enseignement supérieur – à la photographie contemporaine. Accompagnés par un photographe ou par un plasticien au long de plusieurs ateliers-rencontres, les jeunes sont incités à réinventer le traditionnel cliché scolaire. *« Associer des photographes à cette démarche permet aux élèves de mieux appréhender les particularités de leur environnement scolaire sous l'angle de la création artistique*, peut-on lire sur le site du Centre national de documentation pédagogique (CNDP). *Il s'agit d'une expérience innovante ainsi que d'une véritable opportunité pour eux de tisser des liens avec un photographe et de mieux comprendre les enjeux et paramètres du portrait en photographie. »*



ARNAUD THÉVAL

Manifeste Bleu, travail d'Arnaud Théval avec les élèves du lycée Bertin à Saumur (Maine-et-Loire).

L'été dernier, les Rencontres de la photographie d'Arles permettaient aux festivaliers de découvrir une sélection de ces œuvres révélant la grande créativité de ces ateliers pédagogiques (1). Têtes dépassant derrière une haie ou bras en croix en file indienne dans la cour, assis sur des chaises retournées ou affalés dans des canapés, déguisés ou habillés en dégradé de couleurs… Les photos affichées sur le site Internet du lycée Jacques-Prévert de Pont-Audemer (Eure) (2) montrent que les élèves qui participèrent au projet, avec le concours de huit artistes, contribuèrent à secouer les stéréotypes. *« Plus ou moins ludique, plus ou moins spectaculaire, chaque photographe arrivait avec sa propre démarche*, expliquent Christian Tangre et Françoise Bartlet, respectivement professeurs d'arts plastiques et d'anglais, membres de l'équipe enseignante à l'origine de cette initiative passionnante, menée en 2006 en partenariat avec le Fonds régional d'art contemporain et le Pôle Image Haute-Normandie. *Certains élèves ont découvert la photographie et ses enjeux. Même si nous n'avons pas eu les moyens de renouveler l'expérience, dorénavant le jour de la photo de classe, certains groupes proposent de s'approprier la mise en scène. Cela stimule leur créativité et révèle souvent la cohésion de certaines classes. Incités aussi par les mises en scène de soi vues sur Internet, certains relèvent le défi de s'infiltrer clandestinement sur les photos de groupe des autres classes ! »*

« Incités par ce qu'ils voient sur Internet, certains relèvent le défi de s'infiltrer sur les photos des autres classes ! »

La question de la représentation par ce type de prise de vue est au cœur du projet artistique d'Arnaud Théval (3) qui travaille, lui, depuis plusieurs années avec des lycées d'enseignement général et professionnel de la région Pays de la Loire. *« Je propose aux élèves un protocole autour de la déconstruction de ces piliers fondamentaux de la photo de classe que sont les questions de l'autorité, de la mémoire, de l'affinité, de la négociation et de la place de l'élève au sein de l'institution. En les amenant aussi à saisir les enjeux politiques de cette représentation. »* À la différence des clichés classiques, vite rangés dans les tiroirs, ceux-ci font l'objet de publications et d'installations dans l'espace scolaire, invitant les élèves à assumer publiquement leur image, et le lycée comme les enseignants à en garder la mémoire.

ARMELLE CANITROT

(1) www.cndp.fr/ecrituresdelumiere
(2) www.lycees.ac-rouen.fr/prevert
(3) www.arnaudtheval.com

VU DE SÉOUL

Des albums très recherchés par les agences matrimoniales

Dans une Corée du Sud obsédée par l'éducation, les photos de classe sont rangées dans des albums qui font plusieurs centaines de pages.

SÉOUL
De notre correspondant

« C'est lors de ma photo de classe que je me suis maquillée pour la première fois ! Une amie avait insisté, et j'avais mis un peu de rouge à lèvres », se souvient, amusée et nostalgique, Yoon Mi-woo, 52 ans, fonctionnaire. Comme tous ses compatriotes sud-coréens, Mi-woo conserve précieusement ses albums de photos scolaires. *« Quand j'étais écolière, on prenait juste une photo de toute la classe. La génération de mes enfants, c'est bien différent : leurs albums sont de plus en plus épais, de plus en plus luxueux »*, remarque cette mère de deux garçons de 18 et 22 ans. L'album du petit dernier lui a coûté 80 €.

Le fort confucianisme qui imprègne toujours la société coréenne accorde une importance considérable à l'éducation. Les enfants restent en classe jusque tard dans la nuit, et leurs albums de photos scolaires sont un écho de cet engouement hors du commun. Sur des centaines de pages, papier glacé et en couleur, les écoles se mettent en valeur. Leurs albums contiennent des milliers de clichés d'écoliers, photographiés séparément, puis avec leur classe. Sont ajoutées les photos des professeurs et d'autres prises lors des sorties, pique-niques à la montagne et voyages scolaires.

Parmi les rangées impeccables de lycéens en uniforme, les sourires sont rares. *« La dernière année du lycée est vraiment dure*, rappelle Ji-hee, 33 ans. *On prépare l'examen d'entrée à l'université. La pression est terrible, on ne fait que travailler. C'est l'année où on prend toutes du poids. »* Sur la photo, Ji-hee flotte dans son uniforme, aux épaulettes trop larges. Elle sourit : *« Ma mère m'avait pris le plus grand, parce qu'elle pensait que de toute façon, j'allais grossir… »* Yun-hee a participé activement à la conception de l'album de son lycée : *« On a créé un comité avec les autres délégués de classe. On a choisi les photos, c'était très drôle. »* Dans les légendes ajoutées aux clichés, son groupe a discrètement glissé les surnoms peu reluisants des profs les moins populaires. *« C'est codé, ils ne peuvent pas comprendre »*, s'esclaffe-t-elle.

Dans un pays où les réseaux d'anciens élèves jouent un rôle capital, ces recueils sont devenus des outils essentiels.

Codé ou pas, chacun se doit d'acheter son album de classe. *« Mon fils affirme que c'est indispensable et je le comprends »*, affirme Mi-woo. En fin de volume sont en effet indiquées les coordonnées de tous les élèves et professeurs, avec adresse et numéro de téléphone. Dans un pays où les réseaux d'anciens élèves jouent un rôle capital, ces recueils se révèlent des outils essentiels à la réussite d'une carrière. Même si certains en font un usage plus léger : *« Mon fils s'en sert pour dénicher les contacts des filles qui lui plaisent*, confie Mi-woo. *Son album, il l'a beaucoup feuilleté ! »*

Le fils de Mi-woo n'est pas le seul à avoir compris l'intérêt de ces photos de classe : les agences matrimoniales aussi, qui se démènent pour s'en emparer. Plus l'établissement est réputé et plus l'album sera recherché. Dans une Corée du Sud où nombre de mariages sont arrangés, les agences de rencontres sont pugnaces : *« Juste après mon diplôme, j'ai commencé à recevoir de nombreux coups de fil de ces entremetteurs – et toutes mes amies aussi »*, raconte Lee Ji-young, diplômée de l'université féminine d'Ewha, la plus prestigieuse du pays. *« Même si je répondais que j'avais déjà un petit ami, on me proposait des rencontres. C'est évident que ces agences obtiennent nos numéros grâce aux albums de photos de classe. Les coups de fil ont cessé lorsque j'ai atteint la trentaine. »*

Mais la perspective d'être fiché n'inquiète pas les étudiants. *« Ces photos, c'est à la fois un souvenir de jeunesse et une bonne occasion de se faire belle. Et puis on ne sait jamais qui pourra nous contacter*, témoigne Kim, diplômée d'une autre université féminine. *Les filles s'achètent donc des robes chères, se font coiffer et maquiller dans un salon luxueux. Ces photos, c'est un vrai concours de beauté : chacune se prend pour Miss Corée. »*

FRÉDÉRIC OJARDIAS

reil photographique n'est plus chez eux un lieu de résistance, vecteur de la rencontre avec l'autre dont il faut emporter l'agrément avant d'enregistrer l'image. La dimension ethnographique de la rencontre n'opère pas esthétiquement dans des images où ils apparaissent parfois eux-mêmes. En revanche, elle apparaît de manière exemplaire dans le travail du Finlandais Pekka Turunen, auprès de qui s'est notamment formé Eskö Männikkö, et dont l'œuvre demeure encore trop peu connue outre-mer Baltique.

Rhétoriques sociales

On pourra également opposer au naturalisme anhistorique de Billingham ou de Goldin, particulièrement représenté sur la scène artistique aujourd'hui, une photographie dite « sociale » qui a vu le jour en Angleterre dans les années 1980, en réaction à la mise à sac de l'État providence par le gouvernement de Margaret Thatcher. Ses instigateurs, aussi divers que Martin Parr, Karen Knorr ou Anna Fox, ont en quelque sorte emprunté au reportage une manière d'être en prise avec des situations sociales données pour y introduire des éléments hétérogènes tels que la mise en scène, le texte, l'artificialité affirmée des couleurs et de la lumière, etc. Autant de modalités de déconstruction de l'image et de ses valeurs inspirées du marxisme aussi bien que de la sémiologie, après qu'un Victor Burgin en eut déjà exploré les ressorts sur le lieu de la photographie dès la fin des années 1960. Mais s'il fallait retenir de cette école anglaise un projet marquant,



De haut en bas : Arnaud Théval, collage extrait de l'édition *Proximités*, une co-édition Joca Seria-Le Grand Café, 2003, avec un texte d'Emmanuel Hermange, © Arnaud Théval ; George Dupin, revue *Des Actualités* n° 4 : « Un autre paysage » (Jérusalem-Est et la Palestine), texte de Sylvaine Bulle, © George Dupin.



ce pourrait être celui que Paul Graham a achevé en 1993 sous le titre de « New Europe ». Hors de tout systématisme et sans autre préoccupation que celle de composer une longue séquence de photographies en couleurs réalisées avec une chambre photographique, il a collecté des signes, des situations qui l'ont retenues pour leur manière obtuse de faire sens. De ses subtiles associations d'objets, de personnages et de sites, servies par une savante esthétique de la métonymie, il ressort une remarquable et sensible description d'un moment historique, celui de l'institution de l'Union européenne et de son espace économique, saisi dans l'infinie particularité de ses métaphores aux dépens de sa portée symbolique.

Sur le terrain social, mais loin de tout naturalisme cette fois, la photographie prête également son concours à des projets plus circonscrits, tel celui qu'Arnaud Théval a réalisé dans les Chantiers de l'Atlantique, à Saint-Nazaire, en 2001. À partir d'une réflexion sur la représentation de l'individu social à l'intérieur du groupe, il a composé, avec la collaboration de tous les secteurs de l'entreprise, une large mosaïque de marcheurs : des employés qu'il a photographiés individuellement dans cette posture de face et de dos, afin de composer cette foule de toutes pièces, de l'exposer dans son artificialité même. Placée sur le site en six exemplaires dans un format et selon des critères publicitaires, la mosaïque devait agir au sein du groupe comme un miroir problématique dans une concurrence discrète avec le tout-venant de la communication visuelle – publicité, figures diverses du groupe dans les magazines, etc. – et en particulier celle qui, au sein de l'entreprise, produit cohésion, distinctions et marques de pouvoir.

Tandis qu'aucune forme d'humanisme ne parvient à transcender la crise des valeurs qui touche le monde occidental, la notion de post-humanité tend à occuper le centre du débat, voyant au service de sa cause nombre de productions artistiques, et notamment en matière de photographie, outre les œuvres de Cindy Sherman, une masse importante de travaux où les retouches numériques de l'image valent pour autant de transfiguration du corps (Orlan, Nancy Burson, Aziz + Cucher, Simon Costin, etc.) ; travaux qui ont eux-mêmes incité certains critiques à avancer la notion de post-photographie. « En art comme en société, écrivait Rainer Rochlitz, définir une situation inédite est moins facile que signaler par un "post-" la désuétude d'une époque ou d'un appareil conceptuel qui étaient devenus familiers et commodes. »

Aussi, pour ma part, je scrute le souvenir du spectre celui d'une figure anonyme, noire, aperçue il y a peu dans l'atelier de Paul Pouvreau, son image couchée sur un lit hésitant entre Histoire et Vanité.

EMMANUEL HERMANGE